LETTRE D'ESTAT DE MONSIEVR MERCIER ENVOYÉE A LA REYNE

A PARIS,
Chez CLAVDE MORLOT, ruë de la Bucherie, aux Vieilles Estuues.

M. DC. XLIX.

LETTRE D'ESTAT DE MONSIEVR MERCIER

enuoyée à la Reyne.

MADAME,

Nous deuons tousiours beaucoup de respect à nos Princes naturels, bien qu'ils nous fassent du mal, & qu'ils nous persecutent : L'éclat de la Majesté qui paroist sur leur visage, & qui donne de la terreur aux Nations voisines, tient vn Empire si absolu dessus nos cœurs, qu'il nous est impossible de resister à sa puissance, & quelque effort que nous fassions sur nos volontez, elles perdent dans la veuë de cette authorité Royale, & l'esperance de pouuoir vaincre, & la liberté de se vouloir deffendre. Neantmoins, MADAME, comme il arriue assez souuent que les temperamens les mieux reglez souffrent d'estranges alterations en leurs humeurs; que les terres les plus fertiles portent des chardons & des espines : que les plus pures lumieres sont obscurcies par des vapeurs grossieres ou par

des eclipſes ; que les intelligences ne ſont pas ſans defaut, & que les eſprits les mieux ſenſez commettent de grandes fautes en leur conduite. Il arriue de meſme, ou que les peuples les plus ſoûmis à à l'obeïſſance manquent à leur deuoir : ou que les Princes les plus ſages tresbuchent en leur gouuernement : ainſi ou par l'impudence des vns, ou par la rebellion des autres, la Monarchie vient à s'eſbranler d'elle-meſme, & trouue ſa ruine dans ſes propres fondemens, puiſque les Monarques n'ont plus d'amour pour leurs ſubjets, & les ſubjets plus de reſpect ny de crainte pour leur Souuerain. Ie veux conclure, MADAME, par ce reſonnement que les Monarchies ne ſont pas eternelles, & quelles ont leur decadence, auſſi bien quelles ont eu leur principe ; que nous ne ſçauons pas ny les limites de leur eſtenduë, ny la durée de leur puiſſance, & quelles ont quelquesfois d'auſſi lourdes cheutes, quelles ont eu de foibles commencemens. Les Payens qui attribuoient tout à la fortune, iugeoient bien par ſon inconſtance que les choſes ne pouuoient pas demeurer long-temps en meſme eſtat, & que l'on auoit trop de connoiſſance de ſa cruauté, pour croire quelle voulut toûjours maintenir les couronnes dans l'eſclat de leur ſplendeur. Il faut, MADAME, eſtre peu verſé dans l'hiſtoire, pour ne pas ſçauoir que les plus floriſſantes Monarchies ont trouué leur tombeau preſque dans le moment de leur naiſſance ; & que

l'inſolence

l'insolence des peuples, ou la passion déreglée des Princes les ont enseuely dans les cendres funestes d'vn oubly eternel, & d'vne memoire odieuse à la posterité. Elles s'estoient eleuées par la mort d'vn nombre infiny de nations, qui comme victimes choisies deuoient par leur sang en arrouser les premieres tiges: elles se sont noyées dans le mesme sang, & les Empereurs comme leurs vassaux se sont également trouuez perdus dedans leur ruine. Ne parlons pas de ces anciennes Villes dont parle sainct Augustin dans la Cité de Dieu, qui estoient incomparablement plus belles, plus riches, plus populeuses que ne sont ny Paris, ny Constantinople, & neantmoins elles ne subsistent plus que dans l'imagination des hommes, & dans le recit d'vne histoire qui passe pour fabuleuse. Arrestons-nous à ce que dit l'oracle diuin; il vous publie, MADAME, des veritez qui vous peuuent estre vtiles, & vous apprend que l'on cherche tous les iours Hierusalem dans Hierusalem; que Babilone n'est plus Babilone: & que la premiere ville du monde qui estoit Damas, n'est plus qu'vn desert affreux, & le repaire des bestes farouches. En moins d'vn siecle le Royaume d'Israël changea trois ou quatre fois de Monarque, ce peuple fut presque tousiours dans vne continuelle captiuité, & le Prince qui le tenoit esclaue; par vn reuers de fortune deuenoit bien-tost captif d'vn autre Roy. Pharaon trespuissant Prince, fut enseuely auec toute son armée

dãs les eauës de la mer rouge, pour auoir malheureusemẽt affligé vn peuple que le Ciel affectiõnoit particulierement, & ce Roy rebelle aux commandemens de Moyse, perdit en mesme temps son Estat, sa vie, sa Couronne, & ses sujets. Balthasar au milieu de ses débauches, de ses yurogneries, de ses impietez, de ses blasphemes, apperçoit cõtre vne muraille trois doigts qui écriuẽt la cõdemnation de sa mort, & de ses plus belles actiõs n'en font qu'vne histoire espouuantable & tragique. Vous estes trop Chrestienne, MADAME, pour ne pas sçauoir que la puissance des Roys depend absolument de celle de Dieu, que leurs cœurs & leurs personnes sont entre ses mains, qu'il dispose comme bon luy semble de leur Royaume, & que selon les decrets de sa sagesse infinie ou l'ordre de sa prouidence, il change leurs Sceptres en houlettes, leurs diademes en vn bandeau, & leurs couronnes en vn voile de confusion & de des-honneur. Que les Monarques de la terre, dit Iob, ne se méconnoissent pas dans l'eclat de leur grandeur, car Dieu les peut aneantir en vn moment, & de Souuerains qu'ils estoiẽt les rendre esclaues de leurs peuples, & les ietter dans vns captiuité honteuse. Les Roys ne sont pas tousiours ce qu ils pensent, & si nous en croyons à l'histoire saincte, Saül, Dauid, Iosias & plusieurs autres n'estoient pas de grande naissance, & ne furent considerez parmy leurs sujets qu'à cause qu'ils auoient esté esleus de Dieu & sacrez

par les mains de ses Prophetes. D'ailleurs les nations n'ont pas tousionrs esté gouuernées par des Roys. Le peuple d'Israël, n'eust long-temps que des Iuges qui luy commandoient, & Dieu se fascha contre luy de ce qu'il l'auoit obligé de luy donner vn Roy. L'Empire de Rome, le chef du monde, & la gloire de l'Vniuers, ne fut iamais plus heureux ny plus florissant que quand il eust des Senateurs qui le gouuernoient: Pour lors les loix y estoient fidelement obseruées, la vertu estoit en estime, & le vice en horreur, & sainct Augustin asseure que Dieu le rendit victorieux de toutes les nations, & le fit subsister long-temps dans l'eclat d'vne grandeur immense, parce que les vertus morales y estoient pratiquées. Mais deslors qu'il commença d'auoir des Cesars, il tomba dans tous les desordres imaginables, & de douze qu'ils ont esté à peine s'en trouue t'il trois qui ayent regne auec moderation. Ie veux dire, MADAME, que vous deuez, s'il voust plaist penser, que les Roys & leurs Royaumes ne sont pas immortels, & qu'il est à craindre qu'eux-mesmes, ou par passion, ou par aueuglement, ne les precipitent dans le dernier periode de leur ruine. Vous sçauez que le Royaume de France a déja changé de race par trois diuerses fois, prenez garde qu'il ne change pour la quatriesme, & qu'en destruisant par des guerres intestines vos propres sujets & vos enfans naturels, vous ne mettiez le domaine du Roy en proye aux

Ennemis. Les bons François ne peuuent pas se persuader que vous ayez de si malheureux desseins, & les ames innocentes prient encor pour vous, & benissent vostre bonté, bien quelles apprehendent vostre rigueur. Vn iour, MADAME, que la vengeance n'aura plus de lieu dans vostre cœur, & que vous iugerez plus sainement des choses, vous connoistrez que cét auguste Senat de Paris n'a iamais eu autre intention que d'appuyer vn Estat que le Ciel a conserué parmy tant de troubles & tant d'ennemis, qu'il ne cherche que la paix, qu'il ne desire que le repos, & qu'il affectionne autant vostre seruice, que ie fais en particulier. Estant de vostre Majesté,

MADAME,

Le tres humble, tres obeïssant,
& tres-fidelle seruiteur.

MERCIER.